

DISCOURS

Prononcé à l'inauguration du monument érigé en l'honneur du général de la Moricière, dans la cathédrale de Nantes, le 29 octobre 1879, par MGR L'EVÊQUE D'ANGERS.

(suite et fin.)

II.

Vers la fin du siècle dernier, il s'est produit dans la société française un mouvement d'idées dont rien ne permet encore de prévoir le terme. Jusque-là on avait bien vu des nations modifier sur quelques points les conditions de leur vie publique, suivant les besoins du temps et l'état des esprits; et, dans le cours de sa longue histoire, la France elle-même n'avait pas manqué, à maintes reprises, d'approprier à des situations nouvelles son régime civil et politique. Dans de pareilles réformes, inspirées par la justice et conduites avec sagesse, il n'y a rien qui ne soit conforme aux vues de la Providence et à l'ordre naturel des choses. Mais une nation rompant brusquement avec tout son passé, faisant à un moment donné table rase de son gouvernement, de ses lois, de ses institutions, pour rebâtir à neuf l'édifice social depuis la base jusqu'au sommet, sans tenir compte d'aucun droit ni d'aucune tradition; une nation réputée la première de toutes, et venant déclarer à la face du monde entier qu'elle a fait fausse route depuis douze siècles, qu'elle s'est trompée constamment sur son génie, sur sa mission, sur ses devoirs, qu'il n'y a rien de juste ni de légitime dans ce qui a fait sa grandeur et sa gloire, que tout est à recommencer, et qu'elle n'aura ni trêve ni repos tant qu'il restera debout un vestige de son histoire; non, mes frères, non, jamais spectacle aussi étrange ne s'était offert aux regards des hommes.

Quant aux conséquences de cet événement, nous les avons vues et nous les voyons encore se dérouler à nos yeux. Pour être sortie de sa voie historique et traditionnelle, la France s'en est allée depuis près d'un siècle, oscillant entre la dictature et l'anarchie, sans avoir pu retrouver jusqu'ici son centre de gravité dans des institutions stables ni dans un pouvoir accepté de tous. Et ce qui achevait de donner son vrai caractère au mouvement dont je parle, et que je trouve dans mon sujet, c'est qu'il tendait à détruire la religion non moins que tout le reste. N'était-elle pas la grande institution à laquelle se rattachait tout le passé de la France comme au principe de sa force et de sa vie? Enseignement, législation, mœurs domestiques, caractère national, elle avait tout pénétré, tout affermi, tout soutenu jusqu'à la fin. Rien n'était donc fait dans cette œuvre de destruction universelle, tant que l'on n'aurait pas réussi à bannir le Christ et l'Eglise de la famille et de la société, pour les reléguer au fond de la conscience individuelle, sauf à venir plus tard les y forcer en déracinant jusqu'à l'idée même de Dieu. Oui, l'homme substitué à Dieu comme source unique de tout droit, de toute justice, de tout pouvoir, de toute moralité, c'est-à-dire le déicide dans l'ordre social, voilà le dernier mot de la Révolution.

Sans doute, ce dernier mot, il n'y a que l'audace de la logique pour ne pas reculer devant lui: les timides le désavouent, les habiles le dissimulent, les naïfs voudraient l'atténuer. Mais il y a des moments où il retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre qui vint réveiller les plus endormis. Ce dernier mot, la Terreur l'avait dit, les journées de Juin l'on répété, la Commune allait le reprendre, et, chaque fois, la France épouvantée a vu se poser devant elle la question de vie ou de mort. Trop heureuse quand, pour se défendre contre cette barbarie nouvelle, elle peut placer son épée dans les mains d'un la Moricière! Dieu me garde de vouloir arrêter vos esprits sur ces luttes fratricides, où des multitudes égarées payent de leur sang une confiance aveugle dans les promesses et dans les déclamations des sophistes. Si quelque chose du moins peut soulager le cœur au milieu de telles scènes, c'est l'héroïsme de ces hommes qui, plus tristes que fiers de leur triomphe; accomplissent, la mort dans l'âme, le plus douloureux des devoirs, sans faiblesse comme sans dureté, sachant allier au courage militaire une qualité plus rare, le courage civil, aussi grands sur les barricades que sur la brèche de Constatine ou sur le pont de Magenta, parce qu'à défaut de la gloire ils n'ont pour se soutenir dans une tâche si pénible que l'esprit de sacrifice, prévoyant bien qu'un crêpe funèbre recouvrira leurs lauriers, et que la patrie ne pourra jamais se souvenir de leur victoire sans verser des larmes sur la tombe de ses enfants.

Est-ce à dire, mes frères, qu'on déployant tant d'intelligence et d'énergie pour sauver la société française des excès de la révolution, le général de la Moricière ait eu, alors déjà, une idée absolument nette des erreurs qui en étaient la cause! La suite de sa vie me donnerait un démenti, si je parlais de la sorte. Assurément, une entreprise aussi radicale que celle du siècle dernier n'était pas de nature à satisfaire un esprit mesuré comme le sien. Il avait trop l'habitude des réflexions sérieuses pour s'imaginer que l'on puisse, avec espoir de succès, déplanter un vieux chêne, quand déjà il couvre de ses branches le sol d'alentour; ou bien refaire à nouveau le tempérament d'un peuple arrivé à la plénitude de ses forces. Mais, soit illusion d'une âme généreuse, soit influence du milieu où il avait vécu et grandi, il n'était pas éloigné de croire que, sans aller aussi loin, il y avait moyen d'arriver au but, en suivant, avec cette discrétion la voie tracée par les idées nouvelles. Si, dans cette période si brillante de sa vie politique, de flambeau de la foi avait lui à son regard sans mélange d'obscurité, il aurait vu clairement ce que l'on s'obstinait à ne pas voir: qu'il n'y a pas de salut pour une nation en dehors des principes; que le libéralisme n'est pas plus la liberté que le rationalisme n'est la raison; qu'il en est au contraire la négation formelle, parce qu'au lieu de la respecter dans ses manifestations légitimes, il l'assujettit à la loi du nombre, partant de la force; que, par conséquent, libéralisme et despotisme, c'est tout un, quoi que l'on fasse pour pallier une même tyrannie sous des noms divers; que, s'il existe une vérité sur la terre, il est impossible de la traiter sur un pied d'égalité parfaite avec l'erreur, sans tomber dans le pur scepticisme; qu'étant donnée l'inclination naturelle de l'homme vers le mal, c'est la pire de toutes les illusions